

J.A. 1820 MONTREUX 1

N° 7
3 AVRIL 1970
PRIX: FR. 0.60

TRIBUNE DE CAUX

Conférence de Pâques :

Honnêteté

et

esprit d'initiative,

deux clefs pour

affronter les problèmes

Au sommaire de ce numéro:

Retour d'Asie par Pierre Spoerri

Le secret d'une révolution chrétienne
par Peter Howard

Addis-Abéba, capitale de l'Afrique
par Charles Piguet

DANS le cadre de la conférence de Caux a eu lieu un séminaire de travail au cours duquel on a abordé notamment l'initiative Schwarzenbach (voir *Tribune de Caux* N° 4-6). Le débat fut d'autant plus intéressant que parmi les participants figuraient les membres de commissions ouvrières de grandes usines de Winterthour et de Genève, des représentants des travailleurs italiens en Suisse, des industriels, des institutrices.

Le sujet fut introduit par M. Joseph Enderle, secrétaire général de la communauté de travail catholique suisse pour les travailleurs étrangers. Il montra notamment que le problème posé à la Suisse par la présence de près d'un million de travailleurs étrangers s'inscrit dans un contexte européen ; huit à neuf millions d'ouvriers de notre continent ont en effet dû quitter leur pays pour trouver ailleurs leur gagne-pain. M. Enderle souligna ce qu'il y a d'exceptionnel dans le cas de la Suisse, pays qui ne connaît pratiquement pas de chômage depuis plusieurs années alors que, dans l'ensemble des pays du Marché commun, on trouve encore plus d'un million d'hommes sans travail. A l'heure où la population suisse est souvent sollicitée, à juste titre, de manifester sa solidarité aux peuples du tiers monde, M. Enderle montra le paradoxe qui fait que tant de gens semblent ignorer totalement le prochain qui vit, littéralement, à leurs côtés.

Le débat animé qui suivit cet exposé montra que le problème des travailleurs étrangers est en quelque sorte un « révélateur » de la réalité helvétique. Diverses interventions firent ressortir les problèmes, parfois réels, qui donnent lieu à des récriminations : tout d'abord celui du logement (mais M. Enderle fit remarquer que celui-ci existe aussi dans les pays qui ne connaissent pas les circonstances particulières de la Suisse), ainsi que d'autres, moins graves, qui sont cependant des sources de frictions : trains bondés, cafés envahis par de bruyants Méridionaux, etc. Il faut y ajouter une certaine rancœur des syndicalistes suisses qui trouvent que les travailleurs étrangers critiquent leurs organisations au lieu d'y entrer (« Vos syndicats ne sont pas de vrais instruments de combat, s'entendent-ils dire, la preuve, c'est que vous ne faites pas de grèves ! »).

M. Guido Scognamiglio, chargé des ouvriers étrangers auprès des syndicats de la métallurgie (FOMH) de la région bernoise, déclara notamment : « Nous ne sommes pas venus à Caux pour faire le bilan de ce qu'un million d'étrangers doivent à la Suisse, ni de ce que cinq millions de Suisses nous doivent. Il s'agit bien plus de trouver des objectifs qui soient assez grands, modernes et passionnants pour rendre possible une collaboration constructive entre des hommes de nationalités et de tempéraments différents. Je pense plus particulièrement à notre responsabilité d'Européens envers l'Afrique et l'Asie. De plus, je suis convaincu
(Suite page suivante)

Suite de la première page

que des solutions élaborées en Suisse auront une influence sur tous les autres pays européens qui se débattent dans des problèmes du même ordre. »

Le président d'une commission ouvrière d'une entreprise textile de Winterthur, M. W. Schurter, s'est déclaré convaincu, au terme de ces journées, que le problème des travailleurs étrangers était dû au « matérialisme existant de part et d'autre », et que « chacun avait une contribution à apporter pour sortir du pétrin actuel ». Il faut pour cela, continua-t-il, « non seulement favoriser, mais renforcer la volonté de se comprendre ». M. Schurter conclut en disant que son foyer serait utilisé pour permettre des rencontres entre travailleurs suisses et étrangers.

Savez-vous que
grâce à une édition aérienne

LA TRIBUNE DE CAUX a baissé ses prix d'abonnements

Nos abonnés domiciliés en Amérique du Nord, en Afrique, au Proche-Orient et en Asie reçoivent dorénavant leur journal imprimé sur papier-avion. Cette amélioration a permis de baisser les prix des abonnements selon le barème ci-contre. Faites-en profiter vos amis et connaissances outre-mer.

	Ancien prix	Nouveau prix
Afrique du Nord et Proche-Orient	Fr. 23.—	Fr. 21.—
Afrique d'expr. française, Iran	Fr. 28.—	Fr. 24.—
Canada, Etats-Unis, Inde et Pakistan	Fr. 31.—	Fr. 25.—
Amérique centr., Madagascar	Fr. 33.—	Fr. 26.—
Amérique du Sud, Vietnam, Cambodge et Laos	Fr. 38.—	Fr. 29.—

TRIBUNE DE CAUX

Paraît le vendredi tous les 15 jours
Publié par Editions
Théâtre et Films de Caux S. A.
Rédaction, administration, publicité :
1824 Caux
Tél. (021) 61 42 41 CCP 10 - 25366

Abonnement ordinaire d'un an :

Suisse	Fr. 15.—
Autres pays	Fr. 18.—
France	F 20.—

à verser au CCP 73, Lyon,
Société Générale, Annemasse

Prix spécial pour étudiants :

Suisse	Fr. 9.—
France	F 10.—

Rédacteurs responsables :

Daniel Mottu, Paul-Emile Dentan
Imprimerie Corbaz S.A., Montreux

Retour d'Asie

Notre collaborateur, M. Pierre Spoerri, est revenu d'un voyage de deux mois en Inde, en Afrique et au Proche-Orient. En Inde, il a accompagné la troupe des quatre-vingts jeunes Européens qui ont été invités à présenter leur spectacle. Il est permis de se pencher au-dehors. Nous résumons ci-dessous quelques-unes de ses impressions, telles qu'il les a présentées lors des journées de Pâques à Caux.

ON s'imagine aisément l'Inde comme un pays de misère, de problèmes, de masses humaines énormes et affamées. Que faire dans un pays pareil ? Le désespoir pourrait vous gagner. D'autant plus que l'Asie en a assez d'entendre se donner des conseils par des hommes bien intentionnés ; elle en a assez d'écouter des Européens venir lui faire des sermons, que ce soit dans le domaine spirituel ou dans celui du développement. Tant de gens, en Europe ou ailleurs, prétendent mieux savoir que les Asiatiques ce dont ils ont besoin. Qu'y a-t-il donc derrière le succès remporté par ces quatre-vingts jeunes Européens, devant qui toutes les portes semblent s'ouvrir ? Je crois qu'on peut le résumer par un seul mot : l'honnêteté. Ils sont arrivés en disant qu'ils ne connaissaient pas les vrais problèmes de l'Inde, qu'ils étaient prêts à apprendre quelque chose et qu'ils venaient simplement parce qu'ils avaient fait, dans leur vie, une expérience de changement qui peut être valable pour chacun. C'était le départ de la confiance.

La racine du désespoir

Nous sommes allés dans de nombreuses villes où régnaient la violence et les émeutes, où le respect de la loi n'était plus assuré. Jamais je n'ai rencontré autant d'hommes responsables aussi désespérés, aussi désarmés devant la situation. « Que devons-nous faire ? » nous demandaient-ils.

A la racine du désespoir, se trouvent deux éléments, me semble-t-il : d'une part la situation donnée, avec ses difficultés insurmontables ; d'autre part, le hiatus qui existe entre l'espérance qui anime — ou animait — un homme et la réalité de sa vie. J'y pensais en écoutant un membre de gouvernement nous décrire la situation apparemment sans issue dans laquelle sa région se trouve. Nous lui avons suggéré qu'après avoir entendu la voix du désespoir, nous pourrions tout aussi bien chercher à écouter la voix de Dieu. Dans son cabinet ministériel, nous avons fait silence. Le visage de cet homme s'est peu à peu éclairé ; puis il nous a lu ce qu'il avait écrit : « Tu sais très bien pour quoi tu devrais combattre ; reste ferme ; tout ira bien. »

De l'instruction à l'éducation

Partout où nous sommes allés, la question de l'éducation est au premier rang des préoccupations. On se rend compte qu'une bonne instruction n'est plus suffisante dans le monde

d'aujourd'hui. Nous devons former les jeunes à vivre dans des situations révolutionnaires et, en même temps, à savoir résister à la vague formidable de tentations de toutes sortes qui déferlent sur chaque pays. Il y a quelque chose dans le système qui ne fonctionne plus, nous a-t-on avoué partout. J'ai pu me rendre compte, en Ethiopie, par exemple, combien les « cours de responsables » qui ont été donnés à Caux depuis deux ans répondent aux besoins des pays. Les jeunes que nous avons accueillis d'Erythrée — il y en avait six — ont appris à Caux à prendre position.

Que faire devant la violence ?

En Asie, on parle beaucoup de violence. La semaine dernière, je me trouvais encore en Assam, un Etat de quinze millions d'habitants « coincé » entre le Pakistan, la Birmanie, la Chine et relié au reste de l'Inde par un étroit corridor de trente kilomètres de large par où passent un oléoduc, une voie ferrée et une route. Cette province peut être coupée du reste du pays n'importe quand. Des centaines de tribus montagnardes y vivent, chrétiennes pour la plupart ; dans les vallées habitent les Hindous, qui sont la majorité et les Musulmans. Depuis longtemps, les Hindous ont cherché à assurer leur emprise sur le reste de la région ; chez les Nagas et les Mizos, c'est l'état d'urgence. Qu'allez-vous dire, par exemple, à un jeune qui vient vers vous et vous déclare : « Quatre membres de ma famille sont morts à la guerre ; d'autres sont en prison ; d'autres encore ont pris le maquis. Est-ce que Réarmement moral a quelque chose à dire dans cette situation ? » Un de ces jeunes m'a raconté comment, l'an passé déjà, il avait vécu une expérience de changement dans sa vie en donnant la possibilité à Dieu de lui dire ce qu'Il pensait de lui. « Cependant, me dit-il, la haine et l'amertume me reprennent, elles me collent au corps, bien que je sache avec mon intelligence qu'elles sont mauvaises pour mon peuple. » Il me raconta ensuite comment il était revenu dans son village pour y apprendre qu'un de ses cousins avait été trahi et assassiné et que le conseil de famille avait décidé de venger sa mort. Pourtant, la pensée qui lui vint dans le silence était claire : « La vengeance n'apportera aucune réponse ; elle ne peut amener qu'une autre vengeance. » Il en fit part au conseil de famille qui l'accepta. Tout ne se termina pourtant pas de la meilleure façon, puisque le frère du défunt décida de se suicider par le feu sur la tombe de son frère assassiné afin de sauver l'honneur de la famille. Mais ce jeune homme ajouta : « Au moins, cela n'a pas conduit à un meurtre dans une autre famille, dans une autre tribu, et c'était la fin du cycle infernal de la revanche. »

Aujourd'hui, ceux qui sont incapables de guérir la haine et l'amertume ne vivent pas dans la réalité ; cela vaut pour les hommes d'Etat comme pour les simples citoyens que nous sommes. (Suite page suivante)

Le secret d'une révolution chrétienne

par Peter Howard

Alors que se prépare une nouvelle représentation de l'Echelle, le samedi 25 avril à Meinier, dans la campagne genevoise, il nous a semblé utile de redonner la parole à l'auteur de la pièce, Peter Howard, qui fut, surtout un incomparable entraîneur d'hommes. Formé à la dure école d'un autre pionnier et meneur d'hommes, Frank Buchman, Howard avait son franc-parler. Cela ne plaisait pas à tout le monde. Mais,

au moins, on savait exactement à qui l'on avait affaire.

Ci-dessous nous publions les principaux extraits d'une allocution que Howard a prononcée il y a quelques années à Londres devant une assemblée de pasteurs et de laïcs de diverses dénominations, sous le titre Le Secret d'une révolution chrétienne. Ses paroles n'ont rien perdu de leur actualité.

L'UNE des plus graves erreurs que commettent à l'heure actuelle tant de milieux d'Eglises consiste à croire qu'être chrétien c'est être aimable, gentil, cordial, dévoué l'un à l'autre. J'aime tendrement ma femme et mes enfants, mais ni ma femme ni mes enfants ne sont aussi importants pour moi que Jésus-Christ. C'est Lui qui occupe la première place dans ma vie.

Cette relation, qui prime toutes les autres, était essentielle pour Frank Buchman. Ceux qui cherchaient à se lier à lui en le mettant à la première place se trouvaient face à la conviction brûlante d'un homme qui voulait que chacun vive dans la droiture et la pureté. Il connaissait trop les moyens insidieux dont Satan se sert pour détourner les hommes de Dieu et les river entre eux par de fausses relations.

Il avait coutume de dire : « Si vous n'êtes pas pécheur d'hommes, vous êtes pécheur tout court. » Cela irritait bien des gens. Si vous prétendez être des chrétiens, voulait-il dire, et que les gens qui vous entourent ne changent pas, il y a quelque chose qui ne tourne pas rond dans la façon dont vous vivez votre foi. Cela pourra vous plaire ou non. Je ne parle pas d'une vérité doctrinale, mais d'une vérité d'expérience. Si ma vie est droite et si je fais le maximum de ce que Dieu me demande de faire, les gens changent. S'ils ne changent pas, c'est qu'il y a en moi un péché précis, concret, qui y fait obstacle.

Retour d'Asie (fin)

Enfin, la grande tentation que l'on rencontre partout est de se retirer de plus en plus en soi-même et de vivre dans son petit monde à soi. Les problèmes du monde sont immenses, dit-on, pourquoi donc s'en occuper tellement, occupons-nous plutôt des nôtres. On sait que la folie commence pour un individu quand il ne pense qu'à lui-même. Pourquoi en serait-il autrement des nations ? Quand un pays ne pense qu'à ses problèmes, il risque bien de se laisser complètement absorber par eux. C'est pourquoi il me semble que l'une de nos tâches aujourd'hui est de proclamer constamment que personne ne peut vivre seulement pour lui-même, pour sa famille, pour sa communauté ou même pour son pays. On ne peut vivre dans la réalité du monde que si l'on pense au monde entier. Peut-être sera-ce le seul moyen de résoudre nos problèmes.

que nous serons sur cette terre. Heure après heure, le sang de Jésus-Christ te lavera de tout péché, si tu Le laisses faire. »

... Nos Eglises ont-elles tracé nettement une ligne de bataille morale commune dans la vie du pays ? Les forces chrétiennes s'attaquent-elles au matérialisme de notre temps ? Sommes-nous, tant pour nous-mêmes que pour les autres, catégoriques à l'égard de l'adultère ? de l'alcoolisme ? du jeu ? de la perversion ? du laisser-aller moral ?

Etes-vous contagieux ?

J'ai cherché dans le dictionnaire le mot *puritain*. On y lit : « Personne de religion et de moralité strictes. » Dans ce cas, je n'ai pas peur d'être puritain. Je suis excédé de voir des gens, dans leur vil désir d'être appréciés, fausser le sens des mots. On en arrive à dire : « Tout ce que vous désirez que nous fassions, nous le ferons. Si vous désirez que je twist, je twist, même si je suis un évêque. Si vous désirez que je fume une grande pipe, eh bien ! je fumerai une grande pipe. Etes-vous contents de moi maintenant ? C'est clair, nous nous soulerons ensemble et nous serons tous des copains. Copains ! »

Je suis contre cette façon de voir. Un chrétien révolutionnaire doit, à mon avis, être un homme qui révolutionne la situation dans laquelle il se trouve. ... En cette époque de crise, nous devrions être le foyer de l'attention au lieu d'être un exemple de division et d'inefficacité.

Le Réarmement moral est un élément que le Dieu Tout-Puissant a projeté dans le monde moderne. Qu'est-ce que Dieu signifie pour l'homme moderne ? demande-t-il. Est-Il un Dieu qui cherche passionnément à gagner le monde ? Un Dieu plein d'inattendu ? Un Dieu audacieux ? Quelqu'un de plus séduisant, plus aimant, plus dynamique qu'aucune de vos connaissances ? Telles sont les questions que nous devons nous poser pour redécouvrir ce que l'on doit savoir de Dieu. Alors Son Esprit nous possédera, corps et biens, et nous utilisera, triomphalement pour toute l'humanité.

(Suite page suivante)

DUBIED

honore une tradition

La marque centenaire de ses

machines à tricoter

en est la meilleure preuve

Edouard DUBIED & Cie S.A., Couvet

Addis-Abéba, nouvelle « capitale » du continent

de notre correspondant

Notre correspondant en Erythrée a récemment effectué une visite à Addis-Abéba qui, en plus d'être la capitale de l'Éthiopie, est devenu le point de rencontre des organisations qui coordonnent les efforts des

pays africains sur le plan économique et politique. De ses contacts avec des hommes aux prises avec les problèmes que l'on sait, Charles Piquet nous envoie les notes que voici.

ADDIS-ABÉBA et Genève ont bien des choses en commun. *Africa Hall*, le siège de la Commission de l'ONU pour l'Afrique, et celui de l'Organisation de l'Unité Africaine (OUA) font d'Addis-Abéba la capitale du continent.

La ville a l'aspect grandiose des centres internationaux et le *Hilton Hotel*, récemment achevé, vient s'ajouter aux grands buildings ultramodernes qui contrastent avec les quartiers plus traditionnels. Mais le prestige extérieur est secondaire. Ce qui compte, c'est ce que les hommes qui se rencontrent ici font pour l'avenir des peuples qui leur sont confiés — ou dont ils ont pris la charge.

Une personnalité éthiopienne me disait : « Addis-Abéba, centre de l'unité politique et économique de l'Afrique, doit maintenant devenir le centre de son unité morale. » Pour-

Le secret d'une révolution chrétienne (fin)

Pour moi, le monde ressemble à une mule embourbée. Tout le monde se plaint de ce qu'elle ne veuille pas avancer. Dieu vous tend un tisonnier brûlant pour la piquer, et tout ce qu'on fait, c'est d'examiner le tisonnier en disant : « Je n'en aime pas la forme. Qui a bien pu payer le charbon pour le faire chauffer ? Ah ! ce n'est pas de ce genre de tisonnier que j'aimerais me servir ! » On critique le tisonnier ; en attendant, la mule reste embourbée.

Le Réarmement moral, en vérité, est propriété de l'Église. Il est dans son authentique tradition. Il prend un homme comme moi, le remet sur le droit chemin, lui donne la certitude de la présence de Jésus-Christ — qui est mon bien le plus précieux. Il m'apprend à être, tel que je suis, à la disposition de Dieu pour exécuter Son plan. N'est-ce pas là la tâche de l'Église vis-à-vis de tout croyant ?

Si tous ceux qui sont si fiers d'aller régulièrement à l'église devenaient des chrétiens révolutionnaires, nous verrions des nations entières se transformer et le monde non chrétien commencerait à nous prendre au sérieux. Ceux qui vont à l'église devraient être les révolutionnaires les plus intelligents du pays. Pour moi, c'est le fond d'une religion normale, et il est grand temps que nous y revenions.

quoi cette pensée frappait-elle tellement les dirigeants éthiopiens et internationaux que j'ai rencontrés ces jours-ci à Addis ?

J'en ai discuté avec l'ambassadeur d'un pays africain. La diplomatie de type occidental, telle qu'elle est pratiquée depuis la Société des Nations, n'a réussi à résoudre aucun des grands conflits mondiaux. Est-ce en l'imitant que l'Afrique progressera ? Il y a dans la tradition africaine quelque chose d'infiniment plus spontané. Mon interlocuteur me racontait que les chefs d'État de deux pays voisins officiellement brouillés, dont les radios nationales se lançaient des invectives réciproques, s'étaient trouvés face à face lors d'une de ces rencontres régionales « au sommet ». Au grand étonnement des observateurs occidentaux, ils s'étaient chaleureusement serré la main, l'un disant à l'autre : « Pourquoi continuer à nous chamailler ? Oublions donc tout ça ! » Et l'incident fut clos.

L'Afrique cependant est loin d'avoir résolu ses problèmes. La vitalité de plusieurs de ses pays est sapée par des rébellions, des disputes tribales, des conflits de frontières. Les coups d'État se sont multipliés ces derniers mois, et le spectre de la guerre civile du Nigeria plane encore sur tout le continent. Va-t-on vers une espèce de guérilla généralisée dans laquelle des intérêts divergents s'entrechoquent pêle-mêle, au grand profit de certaines puissances extérieures à l'Afrique ?

La fin et les moyens

Par 34 voix et 7 abstentions (les pays de l'Afrique arabe, sauf la Tunisie), le Conseil ministériel de l'OUA, en réunion à Addis-Abéba dans le courant de mars, a condamné les actes de piraterie aérienne. Mais en même temps, le même Conseil a réitéré son appui aux mouvements de libération qui cherchent à renverser par la violence les régimes oppresseurs dans le Sud du continent. Cela veut-il dire que l'on soutiendrait des actes de sabotage s'ils étaient perpétrés dans le Sud alors qu'on les condamne dans le Nord ?

« Ce que l'on obtient par la violence ne peut être conservé que par davantage de violence, disait un des grands leaders noirs sud-africains, récemment décédé à Johannesburg. Aujourd'hui, ce n'est pas la violence qu'il nous faut, mais une transformation intérieure, car ce qui compte, ce n'est pas la couleur de la peau d'un homme, mais son comportement. » Ne serait-ce pas là la route à suivre pour mettre de l'ordre là où règnent l'injustice et l'oppression ?

Un échange animé avec une centaine d'étudiants de l'Université d'Addis nous a montré combien ceux-ci s'interrogent avec angoisse

sur l'avenir. En effet, ces jeunes sont trop souvent enfermés dans ce dilemme : choisir le statu quo ou être rejeté vers le marxisme ou la violence comme le seul moyen de transformer la situation. Ces jeunes se rendent compte que leurs dirigeants « révolutionnaires » ne vont pas assez loin ; en effet, dès qu'on donne à ceux-ci une place officielle avec voiture et beau salaire, leur passion s'évanouit. Existe-t-il une révolution plus profonde pour véritablement transformer de façon permanente les mobiles des hommes ? tel était le sens des questions qui nous furent posées avec vigueur. C'est dans cette perspective que le Réarmement moral prend toute sa signification pour l'Afrique de demain.

En Erythrée, un membre du Conseil provincial a le courage de le proclamer haut et fort. Devant ses collègues du Conseil et les hauts fonctionnaires de la province qu'il avait invités chez lui, il n'a pas mâché ses mots : « Nous critiquons les jeunes qui se révoltent, dit-il. Mais regardons donc en nous-mêmes. Si nous continuons à être divisés entre nous et corrompus, nos enfants se tourneront contre nous ; mais ils seront prêts à travailler avec nous si nous mettons des exigences morales à notre conduite. »

Les représentants des diverses communautés et des diverses régions du pays qui étaient là rassemblés ont continué à parler jusqu'à minuit. Jamais, paraît-il, un tel climat de franchise n'avait régné entre eux. Or pas une goutte d'alcool n'avait été servie. « Certains ont grommelé, me disait plus tard l'hôte de la soirée, mais plusieurs sont venus me remercier de ma prise de position. Jamais nous ne serions arrivés à créer une telle atmosphère si j'avais servi de l'alcool. Pensez donc ! On aurait prétendu que les gens parlaient sous l'effet du whisky ! »

Et les choses ne se sont pas arrêtées là. Par la suite, ces hommes se sont retrouvés et ont décidé de travailler ensemble à résoudre les problèmes du pays.

Une diplomatie qui s'inspire de cet état d'esprit pourra souder l'unité morale du continent africain. Et que l'Afrique ne la garde pas pour elle ! Le reste du monde en a trop besoin.

Prochaine représentation de

L'ÉCHELLE

Drame en un acte de
Peter Howard
joué par un groupe de Romands
angagés dans l'action
du Réarmement moral

Salle Communale

MEINIER

Samedi 25 avril à 20 h. 45
Prix unique des places : 3.— Fr.

garage de bergère



vevey

Téléphone 51 02 55

Le Réarmement moral en marche

Première du Lever de la Nuit

Le Lever de la Nuit, tel est le titre de la version française du film *Happy Deathday*, réalisé d'après la dernière œuvre de Peter Howard. D'une intensité dramatique poignante, cette version a été présentée pour la première fois au Théâtre de Caux le lundi de Pâques. Réalisée dans les studios de Jacques Willemetz à Paris, la postsynchronisation du film est due, rappelons-le, à l'initiative d'étudiants français. « Ce film doit être projeté en France et dans les pays de langue française, écrivait l'un d'eux il y a un an dans un appel pour réunir les fonds nécessaires ; il pourra déciller bien des yeux restés aveugles, inviter des scientifiques, des médecins, des étudiants et beaucoup d'autres à un changement possible de la nature humaine. ... La situation est suffisamment incertaine pour que nous ne nous permettions pas de laisser passer cette occasion de participer à un effort qui, à long terme, peut infléchir tout le pays dans la direction que certains auront suivie, peut-être grâce à ce film, dans le plan de Dieu. » C'était aussi l'opinion des premiers spectateurs — privilégiés ! — qui ont vu *Le Lever de la Nuit* et qui étaient bien décidés à utiliser au maximum ce nouvel et merveilleux instrument.

Conférence d'étudiants à Oxford

« Y a-t-il un chemin plus révolutionnaire que la violence ? » Tel était le thème de la rencontre qui s'est tenue la semaine dernière à Oxford, dans le cadre paisible d'un vieux « collège » du XIII^e siècle. Quelque soixante personnes y participaient, venant de 10 pays et de 13 universités européennes.

Slogans, platitudes morales ou sermons ennuyeux étaient absents, mais on voyait renaître des vies changées par Dieu, et guidées par Lui vers une aventure qui, pour beaucoup, débutait ces jours-là.

« Hier soir, pour la première fois, disait un étudiant en biologie, j'ai eu une conversation absolument honnête avec un ami ; beaucoup de choses n'étaient pas en ordre dans ma vie,

mais j'ai décidé de réparer ce que je pouvais et de changer. A travers cela j'ai retrouvé complètement la foi et j'ai vu comment mettre le christianisme en pratique. »

S'engager dans une action totale pour refaire le monde, telle était l'idée et tel était l'engagement des étudiants aussi bien que des hommes et des femmes de tous milieux et de toutes professions qui participaient aux débats. Certains d'entre eux ont dit comment, parfois seuls dans des situations difficiles, ils avaient pris ouvertement des positions courageuses et apporté des propositions constructives qui rendaient superflue la violence. Mais, avec leurs expériences, chacun disait l'impossibilité de remplir cette tâche sans le recours journalier à une sagesse supérieure qui nous est révélée lorsqu'on écoute la voix intérieure.

Aux étudiants s'étaient joints plusieurs ouvriers. L'un d'eux, un docker de Bristol, disait : « Nous qui venons des docks, de l'université et de l'industrie, nous devons travailler ensemble pour trouver une solution aux problèmes de notre époque. »

JEAN FIAUX.

■ Au cours d'une rencontre de Pâques au centre de Tirley Garth, dans le Nord-Ouest de l'Angleterre, deux cent cinquante personnes ont assisté à la première représentation de *L'Echelle* donnée par une troupe d'Irlandais du Nord, venant de toutes les sections de ce pays divisé.

Rencontre industrielle à Rotterdam

Une rencontre industrielle a récemment eu lieu à Rotterdam sur le sujet « Changement des hommes - changement des structures ». Parmi les participants se trouvaient de nombreux dockers et employés du port — le plus moderne d'Europe — ainsi que des chefs d'entreprises et le directeur des chantiers navals.

« On entend souvent dire, déclara M. Dinkelaar, un vétéran de la formation professionnelle, que le changement des hommes n'aboutit qu'à une acceptation des structures existantes. C'est bien le contraire qui est vrai. En effet, nous sommes obligés de nous demander quels moyens sont bons pour transformer et humaniser les structures actuelles.

La violence ne peut conduire qu'à un chaos généralisé. Quant aux réformes mises sur papier, elles ne seront effectives que dans la mesure où des mobiles nouveaux feront agir les hommes dans la pratique. »

Un des employés du centre de recherche nucléaire devait à son tour souligner, exemples à l'appui, comment des réformes de structure peuvent jaillir d'une prise de conscience des besoins à l'échelle du globe.

Le Chien, son Os et moi dans le Pas-de-Calais

Plus de mille enfants auront vu *Le Chien, son Os et Moi* cette semaine. Plusieurs écoles primaires à Lens, Liévin et Angres et une annexe de C.E.S. (avec des 6^e et 5^e), plus une école d'handicapés physiques. Inutile de dire que je n'ai pas chômé. Partout j'ai reçu un accueil chaleureux. La directrice de l'école de filles d'Angres m'a dit : « Le silence dans la salle est la preuve que votre film a intéressé nos élèves. D'habitude, c'est très bruyant. L'histoire est attrayante et surtout c'est positif sur le plan moral. »

A l'école primaire d'Angres, j'ai présenté le film avec mon fils Philippe, 9 ans, qui a dit : « Ce film a été fait pour les petits et les grands du monde entier. Il vous apprendra le secret de vivre unis avec vos parents, vos voisins et vos camarades. » Puis Philippe parlait des mots magiques — s'il vous plaît, merci, je regrette — que j'avais marqués sur des pancartes que je brandissais au moment où Philippe en parlait. Je crois que c'était quelque chose d'inattendu pour les élèves et les maîtres de voir un père et un fils engagés dans une même action. Philippe et moi avons prié avant dans la cabine de projection. Il avait le trac mais a parlé avec beaucoup de conviction.

Mercredi soir, nous avons montré le film à cinq de mes collègues, et c'est Sylvie, ma fille de 11 ans, qui l'a présenté. Deux de ses professeurs étaient présents.

Voilà le genre de travail auquel j'aimerais que les enseignants se consacrent. Ce film est une clé d'or pour ouvrir le cœur des élèves, mais plus encore de nos collègues et des parents.

Lettre d'un professeur.

Nous faisons plus pour vous





Le gouverneur de l'Assam, M. B. K. Nehru, prend la parole à l'issue de la représentation de « Il est permis de se pencher en-dehors » à Shillong.

Inde

« On peut être honnête en politique »

■ Les représentations de *Il est permis de se pencher au-dehors* dans la capitale de l'Etat indien de l'Assam, Shillong, connaissent un succès croissant, et l'écriteau « complet » doit être affiché aux portes du théâtre. Trois mille quatre cents élèves des écoles de la ville ont assisté au spectacle lors de trois matinées réservées aux écoles. De toute la région des autocars bondés amènent des gens qu'attirent la pièce et le message que les jeunes Européens apportent.

Un des ministres de l'Etat, prenant la parole à la fin d'une des représentations, soulignait que dans une société déshumanisée le Réarmement moral représentait un « effort massif de redonner des critères moraux à l'humanité ». « Ce qui fait la force de ce mouvement, continua-t-il, c'est qu'il ne dépend pas d'un seul homme, mais qu'il a son origine dans des gens très simples qui ont le courage de voir en face leurs erreurs et qui se donnent un idéal élevé. »

La troupe s'est maintenant scindée en deux ; pendant qu'un groupe reste à Shillong et présente un autre spectacle, *A travers le mur du jardin*, un autre s'est rendu à l'extrême-nord du pays, non loin de la frontière chinoise, dans la région où l'on cultive le thé.

Lors d'une rencontre d'hommes d'affaires de Shillong, M. Nichols-Roy, député, l'un des

artisans du nouvel Etat du Meghalaya — dont la Constitution sera promue le 2 avril par M^{me} Gandhi, premier ministre — rappela que l'un des objectifs que lui et ses collègues poursuivaient était de faire l'expérience de nouvelles relations sociales et politiques. « Cependant, continua-t-il, quelle que soit notre bonne volonté, rien ne réussira à moins que nous n'appliquions les principes du Réarmement moral. Notre but est de faire la preuve qu'il est possible d'être honnête en politique et en affaires. Quelle que soit ma position future, ce sera là l'objet de mon combat. »

■ L'Inde s'est signalée ces dernières années par de multiples convulsions politiques dans de nombreux Etats, accompagnées par des émeutes, des massacres. Aussi vaut-il la peine de souligner que l'Etat autonome du Meghalaya, (pays des nuages) qui vient d'être formé pour les habitants des montagnes de l'Assam, a pu voir le jour sans qu'il y ait révolte ou que le sang ne coule. Nous reviendrons d'ailleurs dans notre prochain numéro sur ce remarquable résultat, dû aux transformations d'attitude qui se sont opérées dans différents hommes politiques de la région à Panchgani au cours des deux dernières années.

EST-CE NOTRE AFFAIRE MESDAMES ?

PENDANT cinq ans, j'ai enseigné dans une école privée que fréquentaient les filles de riches hommes d'affaires. J'étais chargée entre autres de l'enseignement religieux. Nos leçons comportaient toujours une période de discussion et j'en ai tiré diverses constatations.

Beaucoup de ces enfants ne croyaient pas que leurs parents les aimaient, bien qu'elles aient été comblées de coûteux présents. Elles n'auraient pu expliquer pourquoi, mais répétaient : « Je sais qu'ils ne m'aiment pas. »

A quatorze ans déjà, elles étaient persuadées que l'argent ne rend pas heureux et certaines méprisaient leurs parents d'y attacher tant d'importance. Dans une de mes classes, 75 % des élèves me dirent qu'elles seraient des « beatniks » en sortant de l'école. « Pourquoi ? » demandai-je. « Pour quitter nos parents. »

Par-dessus tout, elles étaient ulcérées d'avoir été gâtées : elles se sentaient mal préparées à la vie, isolées ; elles avaient peur de l'avenir, sachant bien qu'elles n'auraient plus jamais la vie aussi facile. Elles se demandaient s'il n'aurait pas mieux valu recevoir quelques bonnes corrections ! Donner autant d'argent de poche aux enfants était faux, à leur avis, c'était comme si les parents cherchaient à acheter l'amour de leurs enfants.

La paille et la poutre

Les entorses à l'honnêteté de leurs parents ne leur échappaient jamais. La plupart des élèves d'une classe trichèrent au premier examen que je leur fis passer : « Mon père triche pour ses déclarations d'impôts, alors pourquoi pas moi aux examens ? » me dirent-elles. Nous en avons longuement parlé, en examinant les conséquences de cette attitude à l'échelle du pays. Par la suite, presque toute la classe est venue me trouver et elles m'ont dit qu'elles avaient décidé de ne plus tricher.

Un autre fait frappant, c'est qu'à quatorze ans déjà beaucoup de ces jeunes filles n'attendaient pas grand-chose de la vie, ne se réjouissaient de rien : « Nous avons eu tout ce que nous voulions, disaient-elles, il n'y a plus rien à découvrir. »

De tout cela, il ressortait évidemment que les parents les premiers auraient eu besoin d'une sérieuse révision ! Mais il ne m'était pas toujours possible de leur parler. Que faire alors ? Comment agir lorsqu'on sait pertinemment que des parents sont responsables des frustrations et des rancœurs de leurs enfants ? Pour moi, j'ai accepté une fois pour toutes que la haine, quelle qu'en soit

Aimez-vous ce journal ?

Si vous lisez ce journal pour la première fois et que vous désirez en recevoir à l'essai quatre numéros, ou si vous connaissez quelqu'un qu'il pourrait intéresser, remplissez le bulletin ci-dessous.

A adresser sous enveloppe ouverte à la Tribune de Caux, CH-1824 Caux. (En Suisse affranchir avec 10 ct.)

Veillez envoyer gratuitement la Tribune de Caux pendant deux mois à

NOM : _____

PRÉNOM : _____

ADRESSE : _____

En raison des fêtes de Pâques, la Tribune de Caux paraît avec un jour de retard. Nos lecteurs voudront bien nous en excuser.

Qu'en dirait Socrate ?

la cause, est fautive. A ma surprise, j'ai vu que ces jeunes le comprenaient. Nous avons aussi découvert ensemble que c'est à nous de construire pour la génération à venir le genre de monde que nous désirons.

A n'en pas douter, le fait de pouvoir s'entretenir librement avec des adultes de tout ce qu'ils ont à cœur est très précieux pour les jeunes. J'ai posé la question : comment vous représentez-vous le foyer idéal ? à trois classes très différentes : l'une était formée d'enfants d'un milieu très fortuné, la deuxième était une terminale spécialement brillante et la troisième groupait des enfants difficiles, garçons ou filles aux capacités limitées. Dans les trois classes, la réponse fut la même : un foyer où l'on peut parler de tout à nos parents. Pour moi-même, je sais que mes propres expériences doivent toujours être à disposition de chacun. Si un élève me demande : « Comment savez-vous que Dieu existe ? », il m'arrive de raconter comment, moi qui suis de nature craintive et ai toujours peur des gens nouveaux et des situations inconnues, j'ai découvert que je puis m'agenouiller avec mes peurs et me relever libre. Eh bien ! j'ai remarqué que mes élèves ne discutent pas des expériences réelles de ce genre.

J'aimerais encore dire un mot de mes élèves de terminale en culture générale. Quand j'ai été chargée de ce cours, on m'a donné carte blanche pour le présenter comme je l'entendais. Je l'ai préparé sur la thèse de la liberté, sujet à l'ordre du jour s'il en est un ! J'ai dû passer bien des heures à étudier la chose à fond moi-même.

Nous avons consacré le premier trimestre à la psychologie. Nous avons étudié le rôle des instincts, du tempérament, de la volonté, des névroses, etc. A la demande des élèves, nous avons passé plusieurs leçons sur Freud. Notre fil directeur était de chercher s'il y avait une issue au déterminisme apparent de l'hérédité et de l'environnement. Dans la première partie de la leçon, les élèves prenaient des notes, dans la seconde nous discutions.

Durant le deuxième trimestre, nous avons abordé le sujet du libre arbitre, avec une étude sur Kant. De nouveau, il y eut des

Fin de l'exposé de M^{me} Cook, institutrice à Birmingham

discussions animées. Puis je leur laissais le choix et ils optèrent pour étudier Karl Marx. La plupart croyaient en un déterminisme, qu'il soit le fait du destin ou de leurs gènes. Un jour, un garçon me dit : « M^{me} Cook, quelle différence y a-t-il entre cela et un plan de Dieu pour notre vie ? » « Nous sommes libres, lui dis-je, d'accepter ou de refuser le plan de Dieu pour nous-mêmes. » « Mais, dit le garçon, un homme ne perd-il pas sa personnalité, n'est-il pas déformé s'il donne sa volonté à Dieu ? » J'ai raconté alors à la classe certaines des histoires ci-dessus¹ montrant comment des jeunes qui avaient accepté l'autorité de Dieu avaient trouvé leur voie et leur épanouissement.

Questions en avalanche

Un jour, nous sommes arrivés dans notre manuel au sujet « croissance de la conscience morale », qui souleva une avalanche de remarques du genre : Il n'y a pas de critères moraux établis. Je ne crois pas au mariage. Pourquoi un homme ne pourrait-il pas partir avec la femme d'un autre s'il l'aime ?

Un des garçons me dit qu'il avait soigneusement étudié un livre écrit par des éducateurs et en avait conclu que les relations pré-maritales avec son amie se justifiaient. Ce livre affirmait que ce serait une erreur d'empêcher l'action créatrice qu'offre la relation sexuelle. Je savais que ce jeune homme désirait suivre une école sociale parce qu'il s'intéressait réellement aux gens. « Colin, lui dis-je, tu ne seras jamais capable d'aider qui que ce soit, si tu suis une voie en sachant au fin fond de ton cœur qu'elle est fautive.

— Et pour un professeur, c'est la même chose ? demanda-t-il.

— Oui.

— Et un pasteur ?

— Oui.

Il dit qu'il allait en parler à un humaniste puisque, selon lui, je prenais pour acquit qu'il y avait un Dieu.

La semaine suivante, nous avons étudié un livre de A. Lunn et G. Lean intitulé *Le Culte*

de la Mollesse. Il y a là une étude extrêmement documentée de la société permissive à travers l'histoire, en particulier de l'asphyxie à laquelle elle conduisit l'Empire romain et les Etats arabes. Colin, l'avocat des relations sexuelles avant le mariage, remarqua : « Il va falloir que je reconsidère ma position. »

A quelques semaines de là, il dit : « M^{me} Cook, le mot âme a été prononcé plusieurs fois aujourd'hui. Qu'entendez-vous par âme ? » Je décidai de renoncer au programme prévu et de consacrer quelques leçons à cette question. Nous avons par exemple étudié Locke et Hume, qui ne croyaient pas en l'existence de l'âme en tant qu'entité persistant après la mort. Nous avons pesé les arguments de Socrate présentés dans le *Phédon* de Platon. Dans ce dialogue, Socrate confond les jeunes savants de son époque. Ils soutenaient que l'âme est une sorte d'harmonie provenant de l'accord des diverses parties du corps. Elle doit donc périr quand le corps meurt. Dans une envolée dialectique brillante, Socrate réfute leurs arguments et démontre que l'âme est immortelle. Reste la question : d'où vient l'âme ? « Elle est d'origine divine », intervint Colin avec une tranquille autorité.

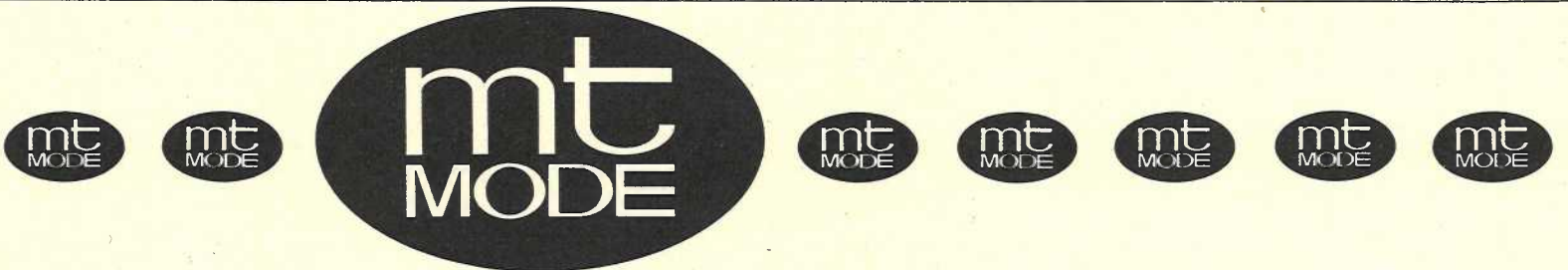
Encore un mot de cette classe déconcertante, qui avait failli me décourager au premier abord. C'était pendant l'étude du supergo de Freud qui, sommairement dit, est la conscience sociale de l'homme, la source de son sens moral. Certains pays, dis-je, ont pour des raisons idéologiques essayé de détourner leurs habitants des critères moraux acceptés. Les Russes par exemple. Mais ils semblent revenir maintenant à l'éthique chrétienne pour des questions comme le mariage.

« Pourquoi parler de la Russie, M^{me} Cook, dirent les élèves. Et nous ? C'est vrai de nous aussi, vous savez. Nous cherchons tous quelque chose. Tout le monde cherche. »

Et ces mots venant d'eux me poursuivent : nous cherchons tous quelque chose. Ils nous posent une question, et il nous appartient pendant les années septante de relever le défi.

NORAH COOK.

¹ Voir *Tribune de Caux* du 20 mars 1970.



*Le spécialiste
du vêtement féminin*

la maison du tricot sa

lausanne

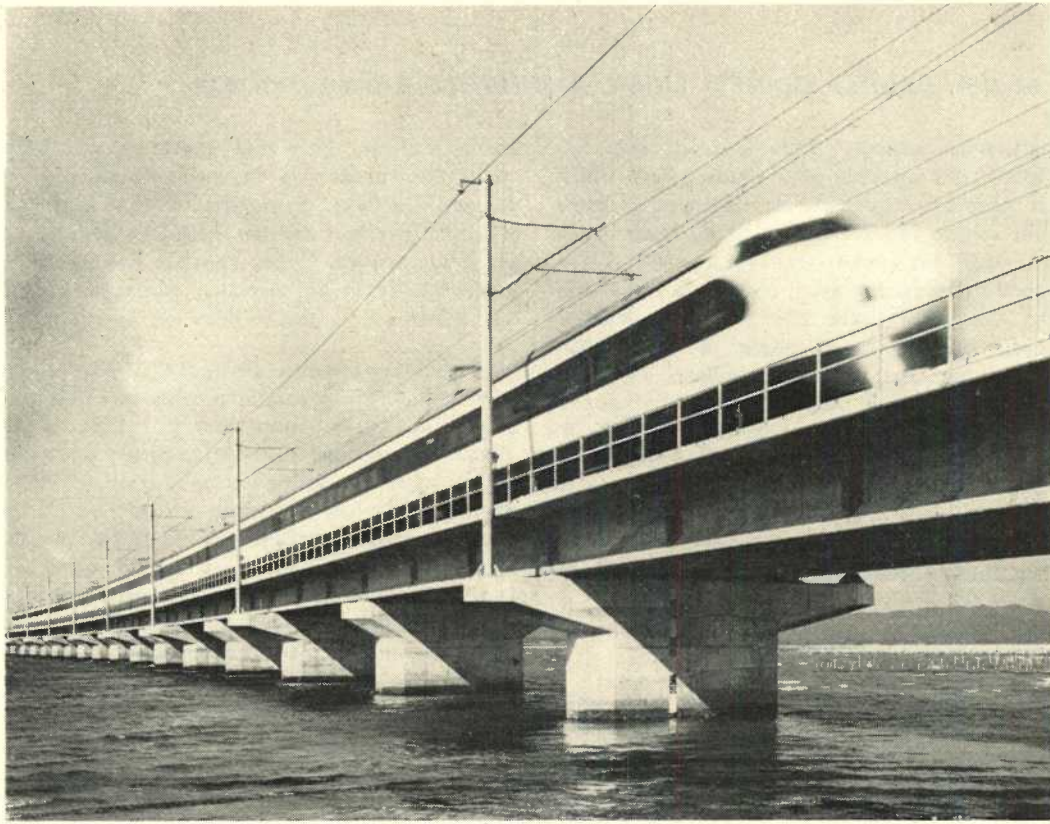
genève

neuchâtel

fribourg

la chaux-de-fonds

bâle



Service d'information du Consulat général du Japon à Genève.

Le « Tokaido », le train le plus rapide du monde, relie Tokyo à Osaka (515 km.) en trois heures.

« Paix et progrès pour l'humanité »

Sur quelles bases ?

Le Japon, pourquoi le cacher, commence à nous faire peur. La concurrence de ses produits manufacturés se fait durement sentir sur les marchés européens et américains. La main-d'œuvre japonaise étant moins chère que chez nous, les produits vendus par les Japonais bénéficient d'un avantage très net au départ, malgré les frais de transports.

Mais nous nous interrogeons surtout sur le rôle que le Japon va jouer face à la Chine qu'il commence à sérieusement courtiser. La Chine veut être la première en Asie, par la force de son idéologie et de son potentiel humain. Le Japon ambitionne

d'être le premier sur le plan industriel. Qui l'emportera ? C'est l'enjeu des prochaines années en Asie.

Il y a dix ans, les dirigeants japonais firent preuve d'une rare sagesse politique en se rendant dans tous les pays qui avaient souffert de la guerre et en y réparant ce qui pouvait l'être. Aujourd'hui c'est l'avenir moral et idéologique de l'Asie qui est en jeu. Le Japon saura-t-il s'en préoccuper autant que de la vente de ses appareils électroniques ? C'est dans ce sens que nous publions l'article du correspondant à Tokyo de l'hebdomadaire indien Himmat.

LA devise de l'Exposition universelle d'Osaka, ouverte le 14 mars dernier pour six mois, symbolise assurément le rôle que le Japon entend jouer dans les années septante.

Le Japon vient de vivre dix années en or. Alors qu'entre 1960 et 1970 les échanges commerciaux de toute l'économie mondiale doubleraient en passant de 1080 milliards à 2160 milliards de dollars, ceux du Japon faisaient un bond de 43 milliards à 168,3 milliards de dollars. Aujourd'hui, le Japon se classe troisième, derrière les Etats-Unis et l'URSS, dans l'ordre de grandeur des puissances économiques mondiales.

L'avenir ? Si l'on en croit les économistes,

il semble tellement doré qu'il en devient embarrassant. La croissance économique du Japon continuera, nous assure-t-on, au rythme de 11 à 12 % par an ; le produit national brut devrait atteindre 300 milliards de dollars en 1975 et 500 milliards en 1980, ce qui n'est pas loin du total de la puissance économique de la France, de la Grande-Bretagne et de l'Allemagne additionnée. Le revenu par tête d'habitant, qui est de mille dollars par an actuellement et place le Japon au vingtième rang dans le monde, doit s'accroître encore ; en 1980, le Japon occupera la deuxième place, derrière les Etats-Unis, avant l'Europe.

Après la terrible défaite de 1945, bien peu nombreux étaient ceux qui pouvaient ima-

giner une pareille progression. Il n'aura fallu au Japon que dix ans pour qu'il retrouve son niveau économique d'avant-guerre.

L'histoire du Japon d'après-guerre, c'est la continuation de l'époque qui s'ouvrit en 1868 par la restauration du gouvernement des mikados et l'ouverture des relations internationales. Depuis lors, le « rêve japonais » a toujours été de pouvoir un jour dépasser les pays occidentaux en puissance économique. La seule différence — elle est capitale pour l'avenir — est que, pour le Japon, le leadership mondial ne dépend pas de la possession d'armes thermonucléaires.

Le succès japonais des cent dernières années est phénoménal. L'ancien premier ministre Yoshida l'attribuait au caractère du Japonais qui en fait un « bon perdant ». C'est vrai que les Japonais acceptèrent la défaite comme un coup plus ou moins normal du sort. Ils adoptèrent avec simplicité les réformes imposées par les Américains. Ils se mirent au travail, avec le silence et la précision qu'on leur connaît, aidés en cela par une stabilité politique remarquable malgré certaines échauffourées passagères.

L'instruction publique obligatoire, réalisée aujourd'hui à 99 %, a contribué à la création d'une société où les chances sont égales pour les plus capables. Une main-d'œuvre abondante et bien instruite a fourni la base de la prospérité industrielle du Japon moderne, bien qu'on ait craint longtemps un dépeuplement quasi complet des campagnes. Dix-sept pour cent seulement des terres du Japon sont cultivables. Aussi fallut-il aux fermiers des trésors d'imagination et de travail pour nourrir cent millions de leurs compatriotes.

Une discipline peu commune

Le climat japonais, à son tour, a forgé le caractère national connu pour son esprit de sacrifice et d'abnégation. Certes, il fallut en faire preuve dans les années d'après-guerre lorsqu'on dut limiter au maximum les bénéfices pour les réinvestir dans l'expansion des industries. Mais les Japonais savaient qu'ils n'avaient rien à attendre de la nature pour les enrichir et qu'ils ne devaient compter que sur eux-mêmes, sur leur discipline en particulier. Cependant, il faut bien le reconnaître aujourd'hui, l'histoire du Japon aurait été bien différente sans l'aide magnanime des vainqueurs américains qui n'hésitèrent pas à investir ce qu'il fallait pour reconstruire le pays et son économie moribonde, épuisée par la guerre.

Quels sont les problèmes du Gouvernement japonais ? Ceux des pays hautement industrialisés : coûts croissants de la production, « spirale » des prix et des salaires, pollution de l'environnement. Mais la question primordiale me semble être plutôt de décider dans quelle direction le pays va grandir au milieu d'une Asie tourbillonnante.

FUJIKO HARA.